Poésie et Bible de la Renaissance à l'âge classique, 1550-1680. Actes du Colloque de Besançon des 25 et 26 mars 1997. Réunis par Pascale Blum-Cuny et Anne Mantero. Paris, Champion, 1999. P. 294.

Les contributions réunies dans ce volume ont en commun de s'intéresser aux diverses utilisations du texte biblique dans la littérature poétique française du règne d'Henri II à l'apogée du règne de Louis XIV (paix de Nimègue qui marque la prééminence du Roi à l'intérieur comme à l'extérieur du royaume). La Bible, sa diffusion et son interprétation, représente un véritable enjeu politique et social. Le travail de réflexion, mené par l'équipe réunie à Besançon, présente un résultat innovant en mettant en évidence le rôle d'interface joué par la poésie d'inspiration biblique entre les deux religions et les divers destinataires. Le livre divisé en quatre parties parle successivement d'*Une nouvelle poétique*, de *Mises en scène bibliques*, des *Liberté, contraintes, polémiques* et enfin des *Formes du lyrisme*. L'ensemble est doté d'un index des références bibliques, d'un index des auteurs et d'un index des œuvres. On trouve à la fin de l'ouvrage une bibliographie des études critiques citées. Cet appareil critique en fait un instrument précieux.

Yvonne Bellenger ouvre le recueil sur le thème : « Poèmes posthumes de Du Bartas et la Bible ». Elle évoque les avatars de la publication des derniers vers de l'auteur, puis souligne la manière dont ce dernier s'éloigne des références antiques qu'il a employées pour faire découvrir au lecteur la nouveauté des *Suittes*. Ces pièces sont traitées comme de véritables mises en situation du texte biblique. Elles traduisent la nécessité déjà notée chez Agrippa d'Aubigné ou chez Garnier de donner de la vigueur à la parole divine. Enfin Yvonne Bellenger éclaire la façon dont Du Bartas lui-même qualifiait la manière qu'il appliquait à sa matière : « une nouvelle et bisarre methode ».

Michèle Clément analyse la façon dont la Bible a le pouvoir de transformer le statut de la poésie et s'attarde sur une question technique : « Poésie biblique et théorie poétique, 1582–1629 ». Le parcours borné par *L'Art poétique français* de Laudun d'Aigalier, d'une part, et les *Divins enlacements* d'Hopil, de l'autre, souligne l'aspect autonome de la poésie chrétienne qui s'affirme en dehors de l'esthétique de son époque. Dans un second temps, Michèle Clément passe en revue les mutations poétiques d'Horace à Saint Augustin. Au cours de cette étude la théorisation poétique est mise en échec et la poésie biblique est présentée comme le dernier moment de ce processus de théorisation. Sabine Lardon étudie « Inspiration biblique et formes poétiques dans les *Œuvres chrestiennes* d'Isaac Habert ». Cet auteur inconnu donne à son recueil une tonalité pétrarquiste et une nette dimension mythologique. L'analyse qui est proposée souligne le travail de paraphrase des psaumes effectué par l'auteur à partir de la Vulgate, son modèle. Jean-Raymond Fanlo travaille sur le rôle poétique de la Passion et de la résurrection du Christ (« "Truchements" : la Passion et les signes dans les *Théorèmes* de La Ceppède ») et présente la rencontre féconde du texte saint et du corpus théologique de l'Eglise. Il montre comment, à partir d'un réseau d'images symétriques, La Ceppède façonne un sonnet à la manière d'un exercice spirituel de Saint Ignace et comment les deux

volets des *Théorèmes* sont construits en miroirs, suivant ainsi tous les rapports du corps divin au signe.

La partie consacrée à la dramaturgie, s'ouvre avec une étude sur « Les malheurs de Judith et le bonheur d'Esther ». Dans cette communication, André Blanc pose le rôle quasi identique des deux héroïnes dans les livres saints et montre que, malgré un nombre important d'auteurs qui ont choisi l'histoire de Judith comme sujet, aucun d'entre eux n'a vraiment permis à l'héroïne de passer à la postérité en tant que telle. Par contre, la seule pièce de Racine a conféré à Esther une notoriété dramatique indiscutable. Chaque pièce produite entre le XVI^e et le XVII^e siècles est analysée selon sa fidélité au modèle et la puissance dramatique contenue dans les écarts. L'auteur montre, chemin faisant, l'acheminement vers la tragédie de forme classique consacrée par cette rencontre historique du sujet, Esther, et du dramaturge, Racine.

Gilles Polizzi analyse d'un point de vue technique le *Microcosme* de Scève. Dans sa contribution intitulée « Le “voir, non-voir” et le “dire entreromp” : la représentation et l'intertexte biblique dans le *Microcosme* de Scève », il propose de faire la part du réalisme de premier plan et de l'expression elliptique du divin. Dans le texte de référence, l'auteur étudie tout ce qui au-delà des mots peut produire une image réelle ou « virtuelle ». Il prend en compte non seulement le texte mais également l'ambition de l'auteur et la culture du destinataire éventuel, culture qui modifie ce à quoi l'auteur souhaite faire accéder le lecteur dans le « vu du non voir ». En ce qui concerne les « entre-ruptures », Gilles Polizzi les étudie comme le réseau qui structure la représentation et objective l'illusion figurative tout en la dénonçant. La confrontation du texte de Scève et de son modèle biblique met en lumière un phénomène de recherche esthétique.

La contribution de Julien Goeury s'attache au « Dialogue avec le visible : le spectacle biblique dans les *Sonnets chrétiens* de Laurent Drelincourt ». Par opposition à l'analyse précédente, ce sont les éléments offerts à la vue du lecteur qui soulignent la mise en scène des sonnets. L'étude du cadre montre que le pasteur Drelincourt a une vision analytique de l'histoire biblique. La mise en scène à proprement parler relève d'une succession de tableaux que l'auteur des sonnets révèle au fur et à mesure du déroulement du texte. Il souligne ce procédé en l'accompagnant d'un vocabulaire lié à la vue et démontre que l'auteur actualise l'histoire en recréant les conditions d'un témoignage. Ajoutons à ces deux catégories d'éléments la stylisation des figures, et là encore, on obtient un spectacle qui impose toujours sa différence.

L'étude d'Anne Mantero sur « Les théophanies de l'Ancien Testament dans les *Saintes Décades* de Labadie » pose avec une grande clarté le rapport établi par l'auteur entre la personne divine et son interlocuteur. Deux axes : l'un, horizontal, permet à l'intérieur des ruptures d'énonciation un échange « je »/ « tu » entre un personnage biblique et Dieu ; l'autre, vertical, incite à l'élévation. La conjugaison de ces deux axes permet d'obtenir un véritable équilibre entre les éléments exégétiques et les éléments lyriques. Le Dieu représenté dans les *Décades* parle et agit.

Cette seconde partie met en évidence le rôle de « truchement » de l'auteur entre Dieu et ses fidèles. De la même façon que la peinture de la Renaissance introduit dans les tableaux la perspective pour renforcer le caractère de ressemblance, la poésie biblique insiste sur la dimension humaine des échanges entre Dieu et ses fidèles. Elle s'efforce de mettre en scène les caractères identificateurs du sacré. Les auteurs proposent une réflexion entre dicible et visible et établissent un rapport de correspondance à distance donnant au texte biblique son espace spécifique.

Avec *Liberté, contraintes, polémiques*, Marie-Madeleine Fragonard ouvre ce chapitre en nous initiant au monde de « Lancelot de Carle, l'institution ecclésiastique, la Bible et la poésie ». Connue comme aumônier du Roi Henri II puis de son fils, cet homme s'attache à traduire des textes bibliques et à les rendre accessibles. Sa démarche souligne l'ambiguïté de la position de l'Église qui n'a pas résolu l'accès du plus grand nombre au texte de référence. Certains textes de Carle sont même mis en musique, donc chantés au cours des messes. Marie-Madeleine Fragonard souligne la pertinence de la démarche de Carle en examinant la forme et les destinataires de ses écrits. En effet, la prudence passe par un découpage savant des textes, les livrant au public de la Cour sous la forme de poèmes à chanter ou sous forme de « mystères poétisés », ce qui lui offre la possibilité de faire dialoguer entre elles des « institutions religieuses » qui ne s'écoutent pas. C'est le projet pédagogique qui prime sur le projet poétique, ce qui ne va pas à l'encontre de l'aspect innovant de l'œuvre de Carle.

Évelyne Berriot-Salvadore instruit le cas d'« “Une nonain latinisante”, Anne de Marquets », religieuse à Poissy. Femme lettrée, elle pose le problème de l'acceptation de cette donnée nouvelle. En effet la religieuse se pique d'écrire en latin des sonnets, Prières et Devises en forme de Pasquins, et d'user de ses talents lors du colloque de Poissy. Entre adoubement poétique et scandale ecclésiastique, Anne de Marquets transforme volontiers le symbolisme biblique en exemple de vie pratique. Ses textes militent contre les illusions que suggère la poésie profane et surtout s'opposent à ce qu'elle considère comme de la poésie hérétique.

Le dernier volet des limites de cette poésie biblique est abordé par Jean-Pierre Chauvau : « Poésie pénitentielle et écriture au milieu du XVII^e siècle : l'exemple de Tristan l'Hermite ». Ce dernier publie en 1646 un *Office de la Sainte Vierge*, entreprise modeste dont le but est d'accompagner la Contre-Réforme mise en œuvre par François de Sales. C'est un travail à l'adresse directe des fidèles pour les aider dans leurs dévotions privées, dans leur examen de conscience. L'ensemble de l'œuvre se tourne vers le mystère de la croix et les méditations sur les épisodes de la vie de Marie. Le premier poème du recueil traduit l'horreur du péché. Cette poésie relate un cheminement personnel du poète qui tend à mêler sa voix à celle des fidèles.

La dernière partie du volume traite des formes du lyrisme. Christine McCall Probes analyse la relation entre nature et création poétique, en particulier l'observation du corps féminin et masculin du pénitent dans les textes de César de Nostredame, Henri d'Angoulême et Marc-Antoine Durant. Claude Louis-Combet

traite du lyrisme de la traduction du *Cantique des Cantiques* par Madame Guyon. C'est un aspect très particulier du lyrisme, qui procède davantage d'une forme d'extériorisation des relations entre l'auteur de la traduction et Dieu que d'une intention purement poétique. L'étude de la « mise en scène sonore » de cette traduction, avec chant, cantate et mélodie, souligne le caractère très original de cette contribution. Celle de Thierry Favier, « Les *Stances chrétiennes* de l'Abbé Testu (1669) mises en musique : de la contradiction au paradoxe artistique », met en avant les techniques qui font des *Stances chrétiennes* de véritables succès mondains. Le paradoxe s'établit entre le refus du monde exprimé dans le texte et l'extrême mondanité des partitions réalisées par Bacilly d'abord, puis par Oudot. Les exemples musicaux sont très clairs ; ils démontrent le caractère ornemental de la composition. Cette forme de poésie biblique marque le point d'orgue de la « popularité du genre » et accompagne l'évolution dévote de la Cour.

Les études réunies dans ce volume concourent à souligner l'autorité morale et institutionnelle de la Bible dès son accessibilité à un public. Que l'auteur soit catholique ou réformé, il « engage à chaque fois un rapport global avec le livre fondateur ». La poésie biblique se présente comme un outil de conviction politique et social, ce qui explique peut-être sa longévité.

ANNE-MARIE LE BAILLIF, *Université de Marne la Vallée*

Descartes et la Renaissance. Actes du colloque international de Tours (22–24 mars 1996). Réunis par Emmanuel Faye. Paris, Champion, 1999. P. 450.

Ce recueil d'une vingtaine de textes réunis par Emmanuel Faye représente ce que Faye lui-même appelle « un moment exceptionnel ». En effet, les contributions, d'une qualité exceptionnelle, proviennent de spécialistes reconnus de Descartes (tels qu'André Robinet, Geneviève Rodis-Lewis, Annie Bitbol-Hespériès, Maurice de Gandillac) et de la Renaissance (tels que Cesare Vasoli, Nelly Robinet, Jean-Claude Margolin), deux mondes qui ne se trouvent pas souvent ensemble et dont les modes de pensée sont souvent opposés. Le colloque qui fait l'objet de ce recueil portait sur Descartes *et* la Renaissance et voulait faire le point sur les interminables controverses relatives à la continuité ou à la rupture entre la Renaissance et Descartes. Ce livre sera d'un grand intérêt pour les chercheurs en histoire des idées aux XVI^e et XVII^e siècles, ainsi qu'en philosophie et en histoire des sciences.

Le livre se divise en sept sections thématiques, commençant par la présentation de la question par Emmanuel Faye en trois volets : Descartes et la pensée humaniste ; dialectique, mathesis et ontologie : Descartes et La Ramée ; Descartes, Gibieuf et les métaphysiques renaissantes. Cette longue introduction d'une cinquantaine de pages est suivie de six sections portant sur Descartes et La Ramée ; Montaigne, Charron, et Descartes ; Continuités et ruptures de la Renaissance à Descartes ; Similitude et représentation ; Physique, mécanique et médecine ; et enfin Enquêtes herméneutiques et confrontations doctrinales.